

Les calendriers

ROBERT COTTARD

Les calendriers

ÉDITIONS DE L'OLIVIER

ISBN 978.2.8236.1511.1

© Éditions de l'Olivier, 2019.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À BB
À Doudou Onof et à Tochka Vargues, si attentifs
À l'adorable Agnès, évidemment

Le tympan

Hier, j'ai pris livraison de quatre cartons de calendriers. En plein mois de juillet ! De quoi vous ramener aux tristes journées d'automne, aux coups de vent qui retournent les portières et au ballet quotidien des essuie-glaces sur le pare-brise. Avant de ranger le précieux chargement dans la chambre du fond, au bas de la grande armoire, j'en ai vérifié le contenu. Il correspondait bien à celui inscrit sur le bon de commande. Comme je le craignais, la vue de Flavigny-sur-Ozerain, Côte-d'Or, au dos de laquelle s'étend le plan d'eau du barrage de Saint-Benoît-du-Sault, est assez décevante. Et ce, malgré les jeux d'ombre et de lumière qui mettent superbement en valeur les ruelles bordées de maisons médiévales de la riante petite cité. Qu'importe !

Ces almanachs qui se présentent par cinq tiendront lieu de cartes de vœux : pour l'ami qui enseigne le français à Saint-Louis, Missouri ; pour le petit cousin qui s'est converti à la cuisine chinoise (il est, d'après son papa, promis à un brillant avenir, veillant aux intérêts de la boîte de fringues qui l'emploie et lui met la

pression, en menant la vie dure à une centaine de cousettes shanghaiennes) ; pour la tante Jacqueline qui habite une tour de la banlieue parisienne et n'ouvre à personne, pas même à son facteur, un jeune Antillais au sourire éclatant. Les deux calendriers restants seront déposés dans des corbeilles de mariage. Ils pérenniseront la tradition des étrennes, m'attireront la sympathie des familles, même si certains de leurs membres me prêtent encore, malgré le sacrifice capillaire auquel j'ai consenti, de mauvaises pensées gauchisantes, me vaudront d'être invité, le jour de la noce, au vin d'honneur sous la halle au blé, et feront naître une larme dans les yeux des deux petites mariées, peut-être aussi dans les miens. Pierrot le docker ne me soupçonne-t-il pas d'être leur géniteur ? Il est vrai que je les ai vues naître.

En 1981, dans l'euphorie qui suivit la victoire de la gauche, quelques erreurs furent commises. La maison Oller, qui s'essayait à l'autogestion, me fit parvenir vingt-cinq exemplaires d'un calendrier représentant le tympan du portail ouest de l'église Sainte-Foy de Conques. Malgré ou à cause de l'énorme sexe en érection du personnage central de ce foisonnant chef-d'œuvre de la sculpture romane, l'almanach rencontra peu de succès ; j'en fourguai seulement deux. Une de mes collègues eut plus de chance. Les quinze régiments de légionnaires défilant à Aubagne au dos desquels manœuvraient quinze chars

Leclerc, qu'elle avait reçus par erreur, trouvèrent tous preneurs en moins de trois semaines.

Pour ne pas nuire à Nadine, l'emballeuse dont le numéro figurait en gros sur le carton, je m'abstins de faire une réclamation. Le 27 décembre de cette année-là, je me pointai au domicile des Savarin qui n'étaient là qu'aux vacances. Il était six heures du soir, il tombait une pluie fine et glaciale, le phare d'Antifer brillait tristement. Au loin, on entendait le chien des Baskerville : c'est le surnom que Pierrot le docker avait donné au jeune couple d'Anglais – le monsieur s'appelait Baker Will – qui venait de faire l'acquisition de la chaumière en ruine ayant appartenu au père de monsieur Fouché, l'adjoint au maire.

Comme tous les ans à la même époque, j'étais en proie à un profond découragement. On n'échange pas que des banalités quand on passe pour les calendriers. En plus des succès aux examens, du nouveau papier du vestibule, de la rhino du petit dernier, des naissances, des mariages et des communions, il est aussi beaucoup question d'accidents de la route, d'agriculteurs happés par leur moissonneuse, d'épizooties, d'attaques foudroyantes, cuisine au beurre oblige, et de maladies devant lesquelles la médecine et le facteur avouent leur impuissance. Mes derniers clients me réservèrent un accueil qui ajouta à ma confusion. Ils avaient le choix entre vingt-trois fois le tympan et son Rocco Siffredi moyenâgeux, un jeune

chien autiste introduisant la tête par la fenêtre d'une maison miniature en plastique blanc, et la reproduction d'un calendrier d'autrefois sur lequel les crinolines disparaissaient sous la couleur sépia. Malgré son goût pour les vieilles pierres, le bon docteur Savarin opta pour le chiot et refusa le second calendrier que je lui proposais en remerciement de sa générosité.

Le soir du réveillon de la Saint-Sylvestre, vingt-trois membres de ma famille se virent offrir le même cadeau-surprise : le portail de l'église Sainte-Foy de Conques. Ils en louèrent l'originalité. Tonton Daniel crut se reconnaître dans le personnage central du tympan. Tata Christiane ne put réprimer une moue dubitative.

Les frères PQ

En les surnommant les frères PQ pour la simple raison que leur boulot consiste à vider les fosses septiques, on ne fit pas preuve d'une grande originalité, mais les lettres P et Q étant suffisamment évocatrices, on ne jugea pas nécessaire d'en rajouter. Depuis, c'est sous ce faux sigle que tout le monde les connaît dans le canton, la plupart des gens ignorant qu'ils s'appellent Brument, Pierre et Paul Brument, et que leur père fut facteur.

– Allô, tu peux m'envoyer les PQ ?

Ils déboulent sur les routes sinueuses, au volant de leur gros engin tractant une énorme tonne de purin, dont une vanne mal fermée laisse couler sur la route un liquide brunâtre à l'odeur persistante. Malheur au touriste égaré que le hasard amène derrière eux. Il a tout le temps, avant qu'un carrefour salutaire ne lui permette de prendre la tangente, de se repentir de son erreur d'itinéraire. Imperturbables, les PQ poursuivent leur chemin en pétaradant, aveugles malgré les trois immenses rétroviseurs censés les prévenir d'une présence derrière eux, sourds au concert d'avertisseurs qui les invitent à se presser.

Parvenus à destination, ils bifurquent brusquement sans plus de précaution, s'élançant sur le champ à traiter et mettent en action leur puissant épandeur à merde. C'est le moment, pour celui qui roule en voiture à proximité, de redoubler de vigilance s'il ne veut pas voir son pare-brise et sa carrosserie se consteller d'une myriade de petites taches brunes. La vigilance s'impose d'autant plus quand on est à pied ou à bicyclette. Parfois, un piéton étourdi, surpris par le rayon d'action de la machine que le vent de nord-ouest contribue à agrandir, se voit ainsi, en l'espace de quelques secondes, passer du statut de monsieur bien comme il faut à celui de répugnant personnage. Il ne lui reste plus qu'à faire demi-tour et à rentrer chez lui par le chemin le plus court, en priant le ciel de ne pas rencontrer quelque connaissance.

Même en cet instant où leur triomphe est indiscutable, on ne les voit pas sourire, les frères Brument. Tout juste si un éclair de malice traverse leurs yeux inexpressifs. C'est qu'ils ne sont pas du genre à manifester leurs sentiments. Les accolades, les effusions, ce n'est pas leur tasse de thé. On ne les voit jamais s'esclaffer au café où ils ne mettent presque pas les pieds, ni derrière le verre de calva d'un client, et encore moins à la fin d'un repas bien arrosé. Est-ce leur travail qui leur a donné cette tournure d'esprit, ce regard vide ? Il a sûrement contribué, en tout cas, à affirmer leur nature taciturne.

Ils habitent avec leur mère une petite maison basse à colombages, aux murs en torchis. La moitié du toit est en chaume, l'autre, celle qui est la plus exposée aux intempéries, est recouverte de tôles disjointes que les fortes tempêtes secouent à longueur de nuit. Été comme hiver, une fumée blanche monte de la cheminée en briques, dont les joints ont besoin d'être refaits et qui menace de s'écrouler. Au-dessus de la porte d'entrée, les trois petits carreaux supposés apporter un peu de lumière à l'obscur couloir ont été remplacés par un rectangle de carton sur lequel on peut encore lire le nom d'une marque de chocolat qu'on ne trouve plus dans le commerce depuis longtemps. Deux marches aux arêtes arrondies par le temps mènent jusqu'au seuil de la maison. Je pourrais, vu le nombre de lettres recommandées que j'ai à présenter aux deux frères, les gravir plusieurs fois par semaine, mais je m'en abstiens. Je sais ce qui m'attend derrière la porte. Un fox-terrier dépourvu de raison et un épagneul breton qui ne veut pas être en reste gardent la tanière de vingt mètres carrés où est retranchée la vieille mère Brument. Peu enclin à me laisser dévorer, je reste prudemment au volant de ma C 15, klaxonnant à tout-va jusqu'à ce qu'elle daigne se manifester, ce qui n'est pas toujours le cas. Malgré les épaisseurs de vitrage, de mur et de tôle qui nous séparent, j'entends distinctement les aboiements furieux des deux enragés pressés d'en découdre. Une fois

sur deux, je vois la lourde porte s'entrouvrir difficilement en frottant sur le pavé bicentenaire.

– C'est pour qui ? me lance abruptement la mère Brument quand elle est parvenue à la voiture.

EDF... La flotte... AXA... Parfois les trois en même temps. Les Brument n'ont pas fréquenté les bancs de l'école avec beaucoup d'assiduité et ce n'est pas pour parfaire leur éducation que leur mère les a gardés auprès d'elle : on avait besoin d'eux. Ignorants des clauses suspensives, des rappels avant poursuite, alinéas et autres subtilités administratives, peu versés dans les écritures, ils ne règlent leurs factures qu'après plusieurs rappels à l'ordre.

La mère Brument signe l'accusé de réception d'une écriture tremblotante. Malgré l'heure matinale, il se dégage de son haleine, ses dents cariées n'arrangeant pas les choses, une odeur fétide de rhum bon marché additionné d'ail. Certains voisins prétendent qu'elle ne décuite jamais. Je les crois bien volontiers.

Une fois seulement, j'ai eu l'occasion de pénétrer dans la demi-chaumière, sans m'être au préalable assuré que je ne courais aucun risque. Une attaque de goutte tenait la mère Brument clouée dans son fauteuil. Elle avait amarré court les deux chiens au pied de la table. Ils s'étranglaient de dépit et se querellèrent tout le temps que je fus à l'intérieur, entraînant jusqu'au milieu de la pièce la table appuyée d'ordinaire contre la fenêtre.

De la cuisinière mal ramonée au tuyau percé s'échappait une fumée grise qui avait fini par imprégner tous les meubles. De longues traînées brunâtres dégoulinèrent le long des murs tapissés d'un papier dont les motifs avaient presque complètement disparu. Vêtue de sombre, le visage maquillé de suie, les yeux brillants de fièvre enfoncés dans leurs orbites, la malade s'intégrait parfaitement au décor.

Entre les solives du plafond, des centaines d'araignées avaient tissé une immense toile qui recouvrait toute la cuisine. Au-dessus de ma tête, les arachnides déployaient une intense activité. Une mignonne épeire bouillonnait une mouche exsangue, tandis qu'une de ses consœurs se hâtait avec une lenteur sadique vers une nouvelle proie dont l'inquiétude faisait peine à voir. En une seconde, j'entrevis le pire des scénarios catastrophes. À mon grand soulagement, il ne se passa rien. L'erreur de manipulation d'un savant fou ne transforma pas les méchantes bestioles en géantes mangeuses d'hommes. Le danger ne pouvait venir que d'en bas.

Sous la table encombrée par une vaisselle de huit jours, et sur laquelle j'eus toutes les peines du monde à trouver un endroit propre pour faire signer la mère Brument, les deux fauves, tout en se chamaillant, livraient un combat désespéré contre la corde qui les entravait. Craignant qu'ils ne parvinssent à leurs fins avant que j'aie eu le temps de mener à bien ma mission, je précipitai un peu

le mouvement, ôtant des mains de la malade le stylo auquel je tiens.

– J’ai pas mis la date, gémit-elle, surprise.

– C’est pas grave, je le ferai.

Et je pris la fuite, la meute se jetant aussitôt à ma poursuite en tirant la table sur laquelle les reliefs de repas, les assiettes sales, les verres au travers desquels on n’y voyait plus clair, les couteaux ébréchés, bouteilles et autres boîtes de conserve se mirent à jouer une symphonie qu’un jeune compositeur contemporain n’aurait pas trouvée sans intérêt.

Les PQ, on ne leur connaît pas d’aventures sentimentales. Toujours ensemble, Dupont et Dupond de la fosse septique, il leur faudrait croiser le chemin de jumelles qui leur correspondent. Ils ne fréquentent pas le Pacific, la boîte où l’on danse et où l’on peut faire des rencontres. On ne les voit pas non plus aux fêtes de village où se presse la jeunesse agricole et où se nouent des idylles. Peu causants, maîtrisant mal la langue courtoise, ils fuient comme la peste les endroits où il faut parler. Ils participent parfois à un concours de dominos, qu’ils disputent honorablement mais sans plus, se classant invariablement au milieu du tableau et à quelques places l’un de l’autre.

Ils passent la plupart de leurs dimanches après-midi devant les machines à sous du casino d’Étretat. Quand

ils ont épuisé leur réserve de jetons, ils s'appuient pour le reste de la journée contre un des bandits manchots, s'enivrant des lumières clignotantes, du cliquetis métallique des appareils et de la musique grisante des pièces tombant en rafale dans les gobelets.

Ils pourraient compenser le manque affectif dont ils doivent souffrir par la lecture de magazines sur lesquels des femmes dénudées exposent avec impudeur leurs attraits à tous les regards – dans des attitudes suggestives propres à décoincer le plus endurci des célibataires. Mais non ! Je sais qu'ils sont abonnés à *L'Union agricole*, comme tous les gens de la terre, et au *Journal de Criquetot*, qui leur donne les nouvelles du coin. Ils ne reçoivent aucune de ces revues dont le caractère licencieux n'échappe pas à l'œil exercé du facteur et que l'éditeur, par un souci de discrétion suscitant la curiosité, croit bon d'envelopper d'un plastique noir. Chez le marchand de journaux, ils achètent quotidiennement *Le Havre libre* et une fois par semaine *Télé loisirs*. Pendant qu'ils procèdent à ces achats, le moteur de l'imposant tracteur tchèque, de marque AVTO, continue de tourner. Sans un regard pour ceux qui s'impatientent derrière eux, ils grimpent dans leur engin à l'embrayage chatouilleux, qui se cabre tel un mustang quand ils lèvent le pied de la pédale, tandis que le tuyau d'échappement surplombant la cabine crache trois bonnes bouffées de fuel brûlé.

Vingt ans qu'ils sont dans la même boîte. L'entrepreneur qui les emploie ne peut que se louer de leurs services. Peu exigeants, toujours disponibles, d'une résistance de cheval de trait, ils s'acquittent de leur tâche peu ragoûtante sans une plainte et sans montrer d'impatience, qu'il pleuve, qu'il neige ou qu'il vente. Les clients apprécient leur ponctualité et leur savoir-faire. Ils ne manquent pas de les en remercier en leur donnant « la pièce » que les deux frangins fourrent dans la poche ventrale de leur combinaison sans un mot de gratitude. C'est ce pourboire qui leur servira à assouvir leur passion du jeu ; la gestion de leurs émoluments étant confiée à leur mère.

C'est au mois de septembre qu'ils se montrent un peu plus fébriles, les Brument. Oh, c'est imperceptible, et un œil mal exercé ne percevrait pas de changement notoire dans leur comportement, mais, pour moi qui les pratique plusieurs fois par semaine, c'est flagrant. Cela se manifeste par des poignées de main plus appuyées, des formules de politesse du genre « Merci » et des regards un peu moins inexpressifs. Sans aller jusqu'à faire preuve de courtoisie avec les automobilistes que leurs déplacements importunent, ils se montrent soudain soucieux du code de la route, ne jouent plus systématiquement avec leur gabarit et consentent à ralentir, offrant ainsi une petite chance à ceux qui les suivent de les doubler. Ces brusques civilités sont les signes d'une grande impatience

qui ira croissant jusqu'au jour fatidique de l'ouverture de la chasse. Passé cette date, l'enthousiasme des premiers jours retombé, ils redeviendront ce qu'ils sont foncièrement, hermétiques et obtus.

Car les frères PQ ont une passion qui les dévore : la « Cache ». Ils sont « cacheux », viscéralement. Leur flegme, leur coup d'œil qui ne trahit aucune émotion, leur faculté à s'adapter aux aléas climatiques, leur mépris tout professionnel de la gadoue confèrent à leur sortie dominicale des allures de carnage. Flanqués du fox-terrier et de l'épagneul, rabatteurs et rapporteurs d'exception, ils écument les champs de betteraves sous un ciel presque aussi plombé que le cul des « garennes » que leur flair infallible débusque.

Je n'apprécie que moyennement ces pratiques d'un autre âge et j'ai peu de sympathie pour ces tartarins accoutrés en paras qui délaissent femme et enfants afin de s'adonner à leur coupable industrie, leur seul risque étant de se prendre une balle perdue, de se choper un mauvais rhume ou, plus souvent et juste retour des choses, de se faire doubler par un chaud lapin. Mais m'élever ouvertement contre ces rois de la gâchette risquerait de me mettre à dos une bonne moitié de mes clients agriculteurs, attachés de façon atavique à cette tradition, à ce droit hérité de la Révolution, comme se plaît à me le rappeler la vertueuse Marie-Antoinette, dont le prénom n'a pas été choisi au hasard par ses parents monarchistes,

et qui me soupçonne d'être de gauche depuis que j'ai fait grève. Aussi, je ferme les yeux sur cette funeste activité qu'il m'est d'autant plus difficile de condamner que ceux qui s'y livrent m'associent parfois à ses bénéfiques en déposant dans leur boîte aux lettres, comme une offrande au dieu Hermès, qui une grive, qui un ramier ou une perdrix, quand leurs congélateurs sont pleins à craquer ou que leur tableau de chasse est particulièrement beau.

Les Brument, eux, poussent la générosité jusqu'au lièvre que leur boîte a toutes les peines à contenir ; son couvercle mal fermé laisse dépasser les pattes de l'animal de chaque côté. Ainsi, en se livrant à leur sport favori, améliorent-ils mon ordinaire plusieurs fois dans la saison, et je ne peux décemment pas les en blâmer. Le faire éveillerait leurs soupçons et susciterait de l'incompréhension. J'accepte donc bien volontiers, malgré moi, ce présent cynégétique ; mon cordon-bleu l'accommodant de telle manière qu'à ma courte honte, j'avoue prendre du plaisir à le savourer.

On ne s'étonnera pas du choix des PQ au moment des étrennes. Sans daigner jeter un coup d'œil aux autres calendriers que je leur présente, ils reviennent invariablement à leur principale préoccupation. Sur un des côtés, le chasseur casquetté, fusil cassé au bras gauche, avec à ses pieds son fidèle épagneul tenant dans sa gueule une perdrix. De l'autre – bien que la pêche leur soit totalement étrangère et que la vue d'une cuvette emplie d'eau

RÉALISATION : NORD COMPO À VILLENEUVE-D'ASCQ
IMPRESSION : SOCIÉTÉ NOUVELLE FIRMIN-DIDOT AU MESNIL-SUR-L'ESTRÉE
DÉPÔT LÉGAL : MAI 2019. N° 1508 ()
IMPRIMÉ EN FRANCE